

Traverser Chicago.

De Valeria Jourcin Campanile.

J'avais grandi trop vite. Poussé comme une mauvaise herbe. Trop longue, maigre et anguleuse : une vraie sauterelle, ainsi que mon père se plaisait à me surnommer. Mes yeux dévorant mon visage et mes cheveux de broussailles brunes me donnaient l'air d'une pauvre femme famélique, moi qui mangeais comme un ogre. Mes guiboles flageolantes me jouaient des tours et je me retrouvais régulièrement affalée au sol, gémissante et tenant à deux mains mes genoux ensanglantés. J'en ai d'ailleurs gardé de nombreuses cicatrices que je montre comme des trophées de guerre à ma fille quand elle se plaint de ses jambes trop musclées. Que n'aurais-je donné à l'époque pour avoir les mêmes !

A huit ans, j'en paraissais onze, renfermée et rêveuse je n'espérais qu'une chose ; m'évader loin d'ici ; me fondre dans les brumes vaporeuses d'un train, m'envoler sur les ailes argentées d'un avion, mais la seule échappatoire que j'avais à cet âge étaient mes rêves. Et je ne m'en privais pas. J'étais en permanence perchée sur mon nuage ou perdue dans mes livres, tant je redoutais le monde.

Je vivais dans une famille très modeste, sur les hauteurs d'une petite ville provençale en pleine croissance dans ce qu'on appelle pudiquement aujourd'hui logement d'habitat social.

Fierté de la ville qui accueillait ainsi tous ses pauvres mais honnêtes travailleurs et ses familles rapatriées d'Algérie fraîchement débarquées en ce début des années 60.

Cette période passée dans ces hauts bâtiments isolés, exclus de la ville ne m'a laissé qu'amertume. Je n'aimais pas cet endroit, je n'aimais pas ces façades mornes et carrées, ces étages sans fin flanqués d'escaliers immenses, fatigants et envahis par la poussière grise du terrain vague qui nous servait de jardin.

Et notre seul jeu, quand nous nous retrouvions avec les enfants des autres bâtiments, consistait à s'asseoir sur un muret en contrebas des tours et à regarder avec dédain le bidonville qui, tel un champ de tôles rouillées, s'étendait à nos pieds,

Car si la petite commune avait fait construire de beaux logements tout neufs pour ses pauvres, elle avait quelque peu oublié des plus pauvres que nous : Une communauté gitane de la ville que l'on appelait les Caraques.

Ce nom s'était chargé au fil des ans d'une coloration particulièrement péjorative car il désigne encore aujourd'hui dans le sud une personne négligée et peu recommandable.

Et on ne se lassait pas d'admirer cette ville si peu ordinaire, ce bidonville qui s'offrait à nos yeux émerveillés et effrayés et qui portait le nom extravagant de Chicago, tant il cristallisait toutes les peurs des habitants de la ville à l'encontre de cette population

Ainsi ,on tentait de se persuader que c'était nous les nantis, les *gens bien comme il faut*, en tous les cas nous n'avions pas à nous plaindre comme ne cessait de le répéter mon père.

Notre plus grand défi était, bien sûr, de braver l'interdit de nos parents et de se risquer dans Chicago. Il fallait donc traverser le bidonville pour rejoindre la route qui menait ensuite à l'école. Certains se vantaient de l'avoir déjà fait et nous racontaient des histoires épouvantables sur les gens qui y habitaient. Mais je doute que personne n'y soit jamais entré.

Maman m'accompagnait régulièrement sur le chemin de l'école, et même si le parcours était court, elle n'aimait pas me savoir seule sur la route. Elle était horrifiée à l'idée que je puisse rencontrer un de ces chenapans en guenilles sur ce petit chemin isolé.

Pourtant une fois ma mère ne put venir me chercher. Le matin, elle me fit mille recommandations, mais elle savait qu'étant de toute façon d'un naturel ombrageux, je n'aurais pas suivi n'importe qui.

Par une douce fin de journée de septembre, je revenais donc de l'école, tranquillement, seule comme très souvent et la tête déjà dans mes chimères. Je rêvais de chevaliers galactiques parcourant le cosmos à bord de vaisseaux d'argent, recherchant une planète merveilleuse dont j'étais la souveraine. Je flânais dans le petit chemin de terre bordé de mûriers sauvages et me régalais de leurs juteux fruits noirs. Et j'imaginai, j'inventai, je recréai mon univers, une pluie d'étoiles dans les yeux. J'avais le temps personne ne m'attendait.

Quand au détour du sentier j'entendis de petits rires. Je stoppai net. Je redescendis sur terre et ouvris grand les yeux. A quelques mètres devant moi, se tenait un petit enfant au regard frondeur et aux joues noircies par la crasse qui me dévisageait. Il serrait dans sa main des cailloux qu'il lança à mes pieds avant de s'enfuir en criant de sa voix aigrelette : *gadjiiii*

Je regardai tout autour de moi et réalisai alors avec effroi que j'avais dépassé l'embranchement qui menait à la maison et que je venais de pénétrer dans Chicago.

Je me retournai pour m'enfuir, mais derrière moi d'autres enfants alertés par les cris du bambin avaient surgis de nulle part et me faisaient barrage de leurs sombres silhouettes. Je n'avais qu'une issue continuer devant moi pour rejoindre les bâtiments qui s'élevaient en contre haut du Bidonville.

Passé l'instant de stupeur, mes jambes se mirent à trembler en essayant de mettre un pied devant l'autre pour continuer à avancer jusqu'au bout de ma peur. Une angoisse se saisit de mes tripes et un grouillement au creux de mon ventre me terrassa d'épouvante. Ma vue se troubla, un flot de transpiration se mit à ruisseler dans mon dos, plaquant contre mes reins mon chemisier d'écolière.

Les enfants me suivaient de loin, ricanant, et me lançant des cris dans une langue que je ne comprenais pas.

- *Eh, la gadji, tu t'es perdue, ...*

J'entrai dans la voie principale de Chicago avec l'appréhension de l'étranger dans une ville du Far West américain, enfin la comparaison s'arrêtait là. L'avenue n'était qu'un long passage caillouteux bordé de constructions bancales et chaotiques composées de débris de bois, de plastiques colorés et de tôles ondulées. Des lambeaux de chiffons en guise de rideaux pendouillaient aux fenêtres de fortune. Des carcasses de voitures calcinées, des moteurs tels des cœurs arrachés, gisaient et s'amoncelaient çà et là. Des déchets jonchaient le sol boueux, et les herbes desséchées envahissaient par touffe la bordure du chemin. Puis, des ruelles incertaines serpentaient entre les murs de ferraille. Je continuai à avancer, fixant droit devant moi les tours qui se profilaient au loin et qui m'apparurent à cet instant comme les plus belles maisons du monde.

Il me sembla errer une éternité le long de ce dédale de tôles dont les contours se modifiaient maintenant dans la légère brume automnale de septembre et prenaient des allures fantastiques de coques de navire rongées par le sel et de machines monstrueuses. Un sentiment d'extrême solitude, d'abandon m'étreignit le cœur.

Puis, comme des fantômes, des femmes vêtues de noir sortirent de leurs masures et me fixèrent de leur mine renfrognée. D'autres enfants vinrent se joindre à leurs copains et se plantèrent devant moi. C'était maintenant toute une nuée d'enfants dégingandés, tous crasseux, morveux et dépenaillés qui m'encerclaient comme une horde de morts vivants prêts à me dévorer.

C'en était trop pour moi. Ma respiration s'arrêta, mon pouls s'accéléra, mes jambes flanchèrent, de petites taches noires obscurcirent ma vue, je perdis presque connaissance en m'affalant dans la gadoue du chemin. Les lutins diaboliques hurlèrent de joie et entamèrent la danse effrénée des indiens avant le scalp.

Les mères alertées par leur manège s'approchèrent et égayèrent tout ce petit monde en glapissant. La nuée d'oiseaux s'envola.

Quand je repris mes sens, je me trouvais dans une des bicoques ouvertes aux quatre vents. On m'avait allongé dans un vieux canapé dont l'odeur de moisi et de frite rance me souleva le cœur. Je fis mine de me lever, mais une vieille femme toute grise et rabougrie me fit signe d'un geste impérieux de la main de rester assise. Ma peur fit place à la terreur. Allait elle me dévorer comme la sorcière d'Hansel et Gretel ? Les terribles histoires d'ogres, de gitans bouilleurs d'enfants me revenaient par bribes. Je roulais des yeux effarés, cherchant un moyen d'échapper à une mort certaine.

Mais mes fesses restaient scotchées au canapé et mes jambes refusaient de bouger. La vieille femme me tendit un verre d'eau noirâtre. Comme je refusais obstinément de le boire, elle s'énerma.

- Mais je ne vais pas t'empoisonner ! Bois, après tu iras mieux.

J'obtempérais, l'eau avait un goût de réglisse. Le nœud dans ma gorge se dénoua comme par enchantement, je me détendis un peu et retins courageusement les larmes qui perlaient à mes yeux.

Puis elle trottina jusqu'à moi avec un peu de coton et une bouteille d'alcool pour nettoyer mes coudes et mes genoux salis et égratignés par ma chute.

Je la laissai faire, abasourdie qu'une sorcière de Chicago me soigna. Pendant qu'elle me frottait de son mieux de ses petits doigts secs, une fillette à peu près de mon âge et vêtue d'une méchante blouse rouge maculée de taches, entra dans la cahute. Elle sauta sur le canapé près de moi et s'adressa à la vieille toujours dans cette étrange langue émaillée de quelques mots en français.

- *Elle est malalta ?*

- *No, ha mor de por.*

- *Elle a peur de nous ?*

- *Eh oui, comme toutes les gadji.*

Je les écoutais sans comprendre un traître mot.

Peut être venaient-ils d'une autre planète ! Personne ne le savait puisque personne n'avait jamais pénétré jusque là.

Je devais leurs demander. Je réussis à calmer ma respiration et articulai faiblement.

- D'où venez vous ?

- De nulle part ma petite.

Je jubilais intérieurement, j'en étais sûre : Ils venaient d'une autre planète et ils vont m'emmener avec eux quand leur vaisseau sera réparé.

Ma joie retomba aussitôt, laissant à nouveau la peur me broyer le ventre.

Soudain je n'avais plus vraiment envie de partir.

La fillette se rapprocha de moi et m'adressa un sourire plein de fossettes qui me rassura. Elle caressa mes vêtements.

- Tu as une jolie jupe. Mamie, pourquoi je ne n'ai pas une jolie jupe comme elle ?

- Tais-toi, marmonna la vieille.

- Et c'est quoi ce sac ? demanda t-elle en montrant mon cartable.

- C'est mon cartable pour l'école.

- C'est bien l'école ?

- Oui, même si parfois la maîtresse est méchante.

- Ah tu vois ils sont méchants à l'école dit la vieille d'un ton triomphal.

- Alors, pourquoi tu y vas ? Reprit la fillette.

Sa réflexion me laissa perplexe un instant, je ne m'étais jamais posé la question, comment pouvait on ne pas aller à l'école ?

- Je veux apprendre et découvrir le monde.

- Des âneries tout ça, pour nous enchaîner, me coupa la vieille.

La fillette aux cheveux rouges haussa les épaules.

- Elle reste avec nous mamie

- Mais non, elle va retourner chez elle.

- Tu reviendras me voir ? Me demanda t-elle.

- Oui, peut être, je ne sais pas, bégayais je, affolée à l'idée d'affronter à nouveau la horde des enfants de Chicago.

La vieille grogna et chassa de la main la fillette dont je ne sus jamais le nom.

Je me levai, encore un peu tremblante et demandai d'une voix hésitante.

- C'est vrai, je peux rentrer chez moi ?

- Evidemment que tu peux rentrer, ta mère va s'inquiéter, les *mayous* s'inquiètent vite. Je te raccompagnerais.

La vieille me tendit la main et nous sortîmes de la cabane sous les yeux moqueurs des autres enfants.

Le brouillard s'était levé sur le bidonville, lui rendant son aspect morne et pathétique. Je me rendis compte que je n'étais qu'à quelques mètres des bâtiments. En haut du muret, j'aperçus une dizaine d'enfants de la Cité, les yeux braqués sur moi, la bouche grande ouverte.

Ils me regardèrent avancer en compagnie de la vieille sorcière de Chicago, puis à une distance qui lui sembla raisonnable pour ne pas affronter les étrangers elle me laissa, me souri tristement et s'en retourna à sa misère. Je pris une grande inspiration et montai fièrement le petit escalier. Arrivée à leur hauteur, il leur fallut encore quelques minutes pour réaliser que c'était bien moi la sauterelle rêveuse qui venait de traverser Chicago. Je vis briller dans leurs yeux l'admiration, teintée de la jalousie d'être soudain dépossédés de leur mythe.

Portée par cette gloire inattendue, j'eus même le culot de leur dire :

- C'était trop facile !

Ces mots agirent comme un signal qui déclencha une avalanche de questions, de cris et de bousculades.

Depuis ce jour, ma vie fut moins infernale. Les garçons ne riaient plus de mes jambes osseuses, les filles ne me volaient plus mes livres adorés que je trimbalais toujours avec moi. On me ficha la paix.

Le bidonville fut détruit au milieu des années soixante-dix. Nous avons déjà quitté ce quartier pour une jolie petite villa en campagne.

Je devins une charmante et intrépide adolescente qui prit sa revanche sur les garçons, mais jamais je n'ai oublié le sourire de la vieille sorcière de Chicago et mon regard sur ce peuple en fut à jamais transformé.

Note : gadjo, gadji : terme gitan qui désigne les hommes et les femmes qui ne sont pas de la communauté gitane. Aujourd'hui surtout à Marseille il désigne couramment un garçon ou une fille.